



«TAKE SHELTER»

ORAGES AMERS

Page IV

GROVE HILL PRODUCTIONS

CINEMA



LIBÉRATION
MERCREDI 4 JANVIER 2012



MACADAM À DEUX VOIX

DIS CAMION Avec «les Acacias», Pablo Giorgelli s'immisce dans l'intimité d'une rencontre au long cours entre un routier et sa passagère. Reportage dans les pas du réalisateur à Buenos Aires.

MACADAM À DEUX VOIX

LES ACACIAS

de **PABLO GIORGELLI**

avec Germán De Silva, Hebe Duarte, Nayra Calle Mamani... 1h25.

Nous sommes au matin du 21 décembre, et Buenos Aires se réveille sous un agglomérat d'idées gélatineuses. La torpeur d'été et le ciel gris humide accompagnent le souvenir du dixième anniversaire, célébré la veille au soir, des émeutes sociales qui secouèrent la capitale argentine le 20 décembre 2001. Dix ans après, on garde, même ici en France, le souvenir très fort, très puissant, de ces images télévisées d'une population quasi unanimement en colère contre l'Etat, forçant les grilles des banques dans l'espoir de récupérer leurs économies – une loi venait d'être abrogée consacrant l'intangibilité des dépôts bancaires.

On se souvient de rues blanchies sous la poussière des pavés que les manifestants descendaient, on se souvient des jeunes gens matraqués par la police, certains à mort, on se souvient de l'hélicoptère du président Fernando de la Rúa prenant la fuite depuis le toit du Palais du gouvernement. Pablo Giorgelli s'en souvient parfaitement, comme tout le monde, et peut-être mieux que tout le monde. Il venait alors d'ouvrir un pub à l'irlandaise, The Clover, en association avec quatre copains, dans le centre de la ville, «downtown» comme ils disent à Buenos Aires, exactement là, dans cette rue où les émeutes ont commencé. Il se souvient du bar encore ouvert le matin, de la foule qui s'est soudain emparé de la rue vers 10 ou 11 heures, du barrage policier devant les portes du pub et des pierres qui en quelques secondes se sont abattues sur les vitres, les faisant exploser, de son sentiment d'être entré de plein fouet à cet instant dans le XXI^e siècle. «Cet anniversaire vient clore une boucle pour moi. Car je pense que mon film les Acacias vient de cette période-là. Mon père venait de mourir, la crise frappait le pays douloureusement, on avait lancé ce bar mais aucun de nous n'avait de boulot dans le cinéma, je venais de me séparer de ma femme, je traversais une crise existentielle profonde, j'allais avoir 35 ans.»

Langage commun. De cette crise, que reste-t-il ? Une cicatrice. Celle qui coupe en deux le torse d'un chauffeur routier argentin qui fait la route qui le mène d'Asunción, la capitale du Paraguay, à Buenos Aires : 1500 kilomètres de poussière, de bitume, de silence. Ruben, pourtant, ne taille pas la route seul. On lui demande de convoier une jeune femme, Jacinta, et son bébé en bas âge. L'un comme l'autre appartiennent à cette caste de l'humanité que le langage commun désigne comme étant des gens simples. Ce que l'on voudrait résumer en affirmant qu'ils sont sans histoire. Ce qui est faux. Ce n'est pas parce qu'on ne parle pas de ses cicatrices intimes, qu'on a la pudeur de les taire, qu'on n'en est pas moins porté par une histoire. La leur se dessine au fur et à mesure que tourne le compteur. Jamais pourtant ils ne la dévoilent, ou sinon à mots couverts. La route fait pour eux le travail d'abattre les distances.

Le film avance, mais c'est dans l'espace sans espace du cockpit qu'une distance infinie est ravalée. Ça ne tient à rien, ou à peu de chose, la *love story* inavouée des Acacias. Une intonation gaie dans la voix, une attention particulière à un moment précis, un maté que l'on offre – contre la fatigue ou pour montrer qu'on s'inquiète pour l'autre. Les Acacias est une œuvre extrêmement tenue, avançant sur le terrain très glissant, très casse-gueule, de la minceur des sentiments.

Comment ça se tourne, un film qui n'a pour monde que la cabine d'un camion dans la poussière ? «*Tout le film est perçu depuis le point de vue des personnages. Pour arriver à cela, nous avons utilisé une fausse cabine, à l'intérieur, c'est une réplique exacte d'une cabine de camion. A l'extérieur, j'ai fait construire une plateforme pour pouvoir filmer du dehors de la cabine cette relation entre les trois personnages en donnant la sensation d'être assis à côté d'eux. Ainsi, la caméra peut bouger, respirer, possède un œil presque humain. Je ne voulais surtout pas d'une caméra Big Brother.*»

Enfumé. C'est en nous menant en voiture du quartier de Palermo, où il réside, à son bar du centre-ville, dont il reste aujourd'hui encore l'un des patrons, que le lauréat 2011 de la caméra d'or (prix du meilleur premier film présenté à Cannes, récompense remportée par Jim Jarmush, Jafar Panahi, Corneliu Porumboiu, Steve McQueen ou Naomi Kawasé) voit les souvenirs rouler et s'embouteiller. Giorgelli parle d'une vie qui a changé en quelques secondes, depuis la consécration fin mai à Cannes de son premier long métrage. Sélectionné à la Semaine de la critique (la «plus petite des sélections» mais ayant bénéficié en 2011 d'un exceptionnel bouche à oreille), le film a vu sa réputation gonfler au fur et à mesure de la quinzaine. Depuis le prix, les Acacias tourne dans tous les festivals du monde, et son réalisateur, même en prenant soin de choisir ses destinations, a quand même enchaîné des déplacements en Inde, en Lituanie, à Dubaï (où Giorgelli a pu parler quelques minutes à son seul Dieu, Diego Maradona, «*el mas grande!*»), à Londres, au festival Amérique latine de Biarritz (où il a remporté l'abrazo, le grand prix) et à Paris (pour un peu de promo).

Arrivé la veille au matin en Argentine (où le film, sorti sur cinq écrans, fait salle comble), il a la mélancolie rêveuse que provoque parfois le jetlag et, durant les deux jours de vagabondage qu'il nous accordera, cette saudade ne le quittera pas, donnant à la visite un tour rétrospectif. Parce que tout ça est venu assez tard finalement, et que Pablo Giorgelli n'est plus exactement un gamin. La quarantaine à son mitan, il a achevé en 1992 son film de fin d'études à l'école de cinéma de Buenos Aires, (installée dans les ruelles fantomatiques du quartier San Telmo). Il portait le titre pessimiste de *El Último Sueño* : un dernier rêve qui aurait pourtant dû être le premier. «*Mais ce court film était atrocement formel, je devais être gothique, il y avait des croix en feu partout, et si j'ai bien un dernier rêve concernant ce film, c'est de pouvoir le faire disparaître un jour de la planète. Il faut avoir quelque chose à dire pour faire du cinéma...*» Il dit ça en souriant, comme s'il ne s'était pas passé vingt ans avant que l'envie et la possi-



bilité de réaliser, de dire quelque chose, se repointe. Entre-temps quoi ? Entre-temps, l'Argentine a tout de même vu éclore une poignée de cinéastes internationalement reconnus, une «nouvelle vague», selon le vocable critique survenu espérant trouver une scène là où quelques noms font semblant de se croiser : Pablo Trapero, qui a fréquenté la même école durant à peu près les mêmes années, Lisandro Alonso (avec qui Giorgelli partage un scénariste en la personne de Salvador Roselli, qui a signé les scripts minces, à la limite du mutisme, des Acacias et de *Liverpool*, le dernier Alonso), Lucrecia Martel (peut-être la cinéaste en Argentine envers qui Giorgelli montre le plus de respect) ou la discrète Albertina Carri. Cette première vague-là, Pablo Giorgelli l'a côtoyée (le mardi soir souvent, au Ping Pong Bar, café profond, enfumé et mythique ou pas mal de gens du milieu ciné se murgent) sans jamais se sentir autorisé à y poser ses propres marques. Durant toutes ces années, Giorgelli n'a

pas abandonné le cinéma, il l'habite en marge, en qualité de monteur professionnel. L'effacement fait homme. Le désir tenace de faire un film repassera par son amitié de longue date avec Ariel Rotter, réalisateur de l'extraordinaire *El Otro* (grand prix du jury à Berlin en 2007) et producteur exécutif des Acacias. Ariel, dont Giorgelli a monté le premier long métrage, *Solo Por Hoy* (en 2001), et dont Maria, la compagne de Giorgelli, monte aujourd'hui le nouveau film. Voilà la petite bande qui fait bloc derrière Giorgelli et sans qui, peut-être, il n'aurait caressé qu'en rêve sa carrière de réalisateur – comme des millions de cinéphiles.

Renaitre. Mais qu'il soit permis, après quarante-huit heures en sa compagnie, de douter de cette image d'Épinal : Pablo Giorgelli aime donner aux autres la vision d'un homme simple. Mais, de la même manière que les Acacias est un faux film simple, Pablo est un type plus compliqué qu'il ne veut le laisser croire. Durant deux jours, il jouera gentiment

Pablo Giorgelli, réalisateur des Acacias, dans le quartier de son enfance, la Boca, à Buenos Aires. Au centre, SAM 18, du nom d'un gang des rues. Les «monoblocs» de la Boca, où la mère de Pablo Giorgelli habite toujours. PHOTOS CONSTANT ANÉE



à cache-cache avec tout ce qui peut le ramener à un esthète, parlera football plus que de cinéma. Mais une simple visite chez lui – où enfermé durant sept mois il a monté le film avec sa femme en prenant soin d'épurer, enlevant jusqu'à quarante minutes de matière, écartant tout ce qui pouvait faire illustration – nous permettra d'entrevoir une belle DVDthèque où l'intégrale Werasethakul et quelques Japonais et Coréens modernes le disputent aux grands classiques. Une brève conversation littéraire sur la route du retour nous dévoilera in extremis un amateur de Roberto Arlt ou de Rodrigo Fresán, écrivains rares.

Il ne faut de toute manière pas croire au hasard : un type qui mûrit vingt ans une envie de filmer, qui la réalise enfin à presque 45 ans et rafle la caméra d'or à Cannes, avec une œuvre hantée par l'idée de renaître, de saisir la chance du recommencement, est forcément habité. Son jeu à lui est de recouvrir ça sous un souci, authentique, de ne pas trahir celui qu'il a longtemps été, socia-

lement parlant. De maintenir désormais comme une distinction cette sensation écrasante de n'être jamais tout à fait à sa place dans le milieu du cinéma argentin. Ne pas être à sa place, un motif qui revient sans cesse dans la conversation de Giorgelli – un sentiment ancré dans l'enfance : « Je suis un enfant de la

Un type qui mûrit vingt ans une envie de filmer, qui la réalise enfin à presque 45 ans et rafle la caméra d'or à Cannes est forcément habité.

Boca. Plus tard, j'ai intégré un lycée huppé du centre-ville, là où se forme l'élite, mais à leurs yeux moi j'étais de la Boca. » Il y a deux Boca. Il y a la Boca touristique, celle des façades peintes et des cafés bohèmes dans laquelle déambule Vincent Gallo dans *Tetro* de Francis Ford Coppola. Et il y a la vraie Boca, celle que l'on dit dangereuse. Qui se partage entre le

stade de foot et les « monoblocs », tours d'une dizaine d'étages constituant dans leur succession le cœur de ce quartier populaire de Buenos Aires.

Racines. Giorgelli a grandi au monobloc 25. Sa mère y habite encore. Aux pieds de l'immeuble, il y a une voie ferrée aujourd'hui gagnée par les herbes et, quand on traverse la rue, il y a immédiatement l'hôpital et sa morgue, qui amusait tant Pablo et ses camarades quand ils avaient 10 ans. « On jouait à grimper le mur pour apercevoir les morts. » De l'autre côté, le fleuve, sur lequel on a ouvert il y a quel-

ques années un casino flottant, les ferreries qui font la traversée quotidienne jusqu'en Uruguay, et puis un grand terre-plein, qui sert de terrain de jeu et de drague aux ados. Devant, se dresse un immense mur : des frigos de viande, aujourd'hui désaffectés. Le mur blanc servait à renvoyer la balle dans des compétitions de jeu de mur, le tennis

du pauvre. Les murs sont recouverts d'inscription : « Facu, Brian, Peru, Teta, Pitu... Los pibes de planes », les mecs de la Boca... leur gang, moyennement terrible, s'appelle encore SAM 18. « C'est là mon univers. C'est là que j'ai poussé, coincé entre deux monoblocs, trois ruelles, une morgue et un mur de frigo, un tout petit monde plein d'aventures, d'amis. C'est ici que je vais tourner mon prochain film. J'ai fini de l'écrire. Il se passe dans ce monobloc-là. Une chronique de l'adolescence, un garçon, une fille, amoureux, vivant à deux étages d'un de l'autre... » Depuis la fenêtre de l'appartement de sa mère, on voit des arbres : des acacias, justement. Giorgelli nous dit qu'ils ont grandi en trente ans, que le quartier n'était pas si vert autrefois. Mais ce que l'on retient avant tout de cet arbre, ce sont les racines. Solides, puissantes et les plus profondes qui soient. Les Acacias est un road-movie enraciné. Le premier cadeau de l'année.

Envoyé spécial à Buenos Aires
PHILIPPE AZOURY